

Fabio Volo

# AINSI VA LA VIE

*Traduit de l'italien  
par Élise Gruau*



DU MÊME AUTEUR :

*Te retrouver*, Michel Lafon, 2015

Titre original :  
*È tutta vita*, di Fabio Volo

© 2015 Mondadori Libri S.p.A., Milano

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2016  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À Johanna*



*The important thing is  
what comes next, and are  
you ready for it?*

Keith RICHARDS



– 1 –

Pour un couple heureux, rien n'est plus dangereux qu'un enfant.

L'enfant n'est pas un ciment pour le couple, mais un détonateur qui peut exploser à distance, à l'autre bout de la pièce. Il faut vouloir être ensemble à tout prix, être prêt à se battre pour retrouver une complicité, pour pouvoir tendre la main et retrouver encore l'autre au bout. Sans la volonté, sans le désir d'être ensemble, les enfants peuvent être une merveilleuse excuse pour s'en aller.

Tout en somnolant, je continuais à y penser, tandis que mon petit mensonge à propos de mon voyage à Berlin me tourmentait : dans quelques heures, j'allais monter dans un avion et me retrouver à des centaines de kilomètres de distance de ma famille.

Sofia était en train de prendre sa douche, le bruit

de l'eau m'avait réveillé. Leo, étrangement, dormait. Une des rares trêves qu'il nous concédait.

J'avais pris l'oreiller de Sofia, l'avais placé sur le mien et m'étais appuyé contre le mur. En remuant un peu le dos, j'avais cherché une position qui me permettrait de regarder autour de moi confortablement. Tout était blanc : les murs, le plafond, l'armoire, la commode.

Encadré face à moi se trouvait un écriteau dérobé dans un hôtel : NE PAS DÉRANGER.

Il se trouvait là depuis des années, si bien que, d'ordinaire, je ne le remarquais même plus. Si l'on veut faire disparaître quelque chose de notre vue, inutile de le cacher, il suffit de l'avoir en permanence sous les yeux : un bibelot, un tatouage, une épouse.

J'avais encadré l'écriteau et l'avais offert à Sofia quand elle était venue s'installer avec moi.

Je l'avais volé dans l'hôtel où nous avions passé notre premier week-end ensemble. J'avais essayé d'être discret tandis que je le glissais dans mon sac, je voulais que ce soit une surprise.

Je l'avais fait parce que, au cours de ce week-end, j'avais senti qu'elle était la femme avec laquelle je voulais passer le restant de ma vie. Bien que nous ne nous fréquentions que depuis moins d'un mois, je n'avais alors aucun doute. Et en effet, c'est ce qui s'est passé.

Si l'on m'avait demandé d'où venait mon assurance, pourquoi précisément cette femme, je n'aurais pas su quoi répondre. Je n'en connaissais pas la raison, je ne savais pas, peut-être ne l'ai-je jamais su.



Mon unique certitude est que je n'aurais pas pu choisir quelqu'un d'autre. C'était elle. Un point c'est tout.

Dès lors que je l'avais rencontrée, ça avait été comme si quelque chose avait commencé à me parler pour la première fois, quelque chose de profond. Comme la réponse à une question que je portais en moi et dont je n'avais pas conscience. Une réponse nouvelle. La mienne.

Dès le début, j'avais eu la sensation qu'elle m'était indispensable, qu'elle était indispensable à ma vie, bien plus encore que moi-même. Je n'avais plus à chercher ailleurs. Je sentais qu'avec elle j'allais m'engager, prendre des risques, sans savoir exactement lesquels.

Elle n'était pas la personne parfaite avec laquelle on pouvait se caser sans efforts, cela je n'y avais jamais cru. Mais c'était comme une interdépendance de notre conscience, au-delà de nous. Quelque chose d'elle était déjà en moi, avant même notre rencontre.

Je regardais l'écriteau NE PAS DÉRANGER, et c'était vraiment la phrase parfaite de ce moment-là, le message que nous voulions donner au monde : ne nous dérangez pas, foutez-nous la paix, nous n'avons besoin de rien.

Le monde était curieux de nous, mais nous n'avions de temps pour personne.

Je me souvenais très bien de ce week-end, tout avait été parfait.

J'avais demandé conseil à Mauro sur le lieu où je pouvais l'emmener, car si quelqu'un s'y connaît en

matière d'hôtels, de Spa et de centres de bien-être, c'est bien lui. C'était un endroit merveilleux où, si l'on en a envie, on peut passer tout son temps en peignoir.

Le voyage en voiture, la musique, l'air qui entrait par les fenêtres, et nous qui riions de tout et de tous, nous étions heureux comme les personnages d'un film américain. Nous nous sentions puissants, capables de tout. Le monde était à nos pieds. Quelle qu'eût été notre destination, cela n'aurait rien changé, il nous suffisait d'avoir un endroit capable d'accueillir notre bonheur.

Et tandis que la voiture avançait, mon seul désir était d'arriver le plus vite possible pour pouvoir la dévorer. J'avais tellement envie de lui mordre le cou que je n'arrêtais pas de me mordre les lèvres. Je souffrais de devoir attendre. Pendant cette période, il me suffisait d'un échange de textos pour être excité et bander. Sofia était tellement sexy que je pouvais l'imaginer marchant pieds nus toute la journée. Un après-midi, au travail, j'avais dû aller aux toilettes pour me masturber, tant penser à elle me faisait exploser.

Arrivés à l'hôtel, nous avons commandé une bouteille de champagne et nous sommes montés dans la chambre. Dans l'ascenseur, nous avons échangé un baiser qui a duré trois étages. Ensuite, nous nous sommes assis sur le balcon pour regarder la mer.

– Viens, lui ai-je dit en tapotant ma jambe du plat de la main. Assieds-toi là.

Elle a mis un bras autour de mon cou, elle tenait

le champagne d'une main et, de l'autre, elle m'a attiré à elle et m'a embrassé sur la bouche. Un long et lent baiser. J'ai glissé une main sous son haut et lui ai caressé les seins.

Nous nous sommes regardés dans les yeux.

Je l'ai soulevée, portée jusque dans la chambre et nous sommes tombés sur le lit.

Je ne me souviens pas de combien de fois nous avons fait l'amour.

J'ai encore à l'esprit de très nettes images de son corps nu, même après toutes ces années. La peau en nage, la courbe du dos, les cuisses souples et chaudes. Nous avons ri car après avoir fait l'amour elle avait de la sueur dans le nombril.

Peut-être que le meilleur avait eu lieu là, et que nous aurions dû nous dire adieu et rester notre meilleur souvenir.

Quand j'y pensais, je ressentais un manque, non pas des moments, mais le manque des deux personnes que nous étions alors, que nous n'avons plus été capables d'être. Si légers et simplement heureux.

J'aurais voulu revenir dans cet hôtel pour voir si ces deux-là étaient encore présents, avec leurs peignoirs blancs, ou bien nus dans leur lit en train de discuter, rire, être l'un sur l'autre malgré la chaleur de la fin juillet.

La Sofia dont j'étais tombé amoureux en une seconde me manquait, celle qui avait ravi mon âme en un regard, et que j'arrivais toujours à faire rire. Qu'est-ce qu'elle était belle quand elle riait ainsi !

Tandis que, désormais, quand je regardais ce

NE PAS DÉRANGER, je me sentais mal, parce qu'il me rappelait qui nous avions été et qui nous étions devenus.

Ce petit écriteau racontait une disparition.

Comme si, en étant ensemble, nous nous étions dévorés l'un l'autre. Je détestais Sofia pour ce qu'elle avait fait de moi, et je me sentais coupable de ce que j'avais fait d'elle.

Peut-être avais-je tenu quelque chose de trop fragile, de trop précieux entre mes mains, et n'avais-je pas su en prendre soin.

Et pourtant, nous étions bien partis, pendant un moment, tout avait paru clair, ce que je voulais et ce que je ne voulais pas. Par la suite, je ne sais pas ce qui s'est passé, peut-être un moment de distraction, de la peur, ou pire, de l'orgueil. Mais soudainement, tout a pris une autre voie.

Le secret d'une relation n'est pas de continuer à s'aimer, c'est d'accorder les deux personnes que l'on devient en étant ensemble.

– 2 –

Un après-midi, cinq années auparavant, un désastre s'était produit.

Mauro devait m'apporter des enceintes stéréo qu'il gardait dans un cagibi et dont il ne se servait plus. Mauro et Sergio sont mes meilleurs amis. Ils savent de moi des choses que Sofia n'imagine même pas.

Je venais d'acheter un tourne-disque et un ampli d'occasion, il ne me manquait plus que les enceintes. Mais chaque jour Mauro avait un empêchement et ne venait pas, de sorte que j'avais décidé d'aller les chercher directement chez lui.

– Je passe chez toi ce soir.

– Ce soir, non. Demain.

– Non, j'en ai besoin aujourd'hui. Une fille doit venir chez moi et je veux lui faire écouter quelques disques.

– Qui est-ce ?

– Celle de la salle de gym, j’ai besoin d’aide, elle ne m’a pas l’air convaincue.

– Quel genre d’aide ?

– Coltrane, Chet Baker, Massive Attack. J’ai un disque de Sonny Rollins qui est une véritable bombe.

– Après le travail, je vais manger des sushis avec Michela, et nous ne repassons pas par la maison. Tu peux dans une petite heure ? Passe à mon bureau, nous irons chez moi et ensuite tu me raccompagneras.

– Ça marche, à 15 heures je serai là.

– Tu es vraiment casse-couilles...

– Je sais.

À 15 heures, j’attendais Mauro en bas de son bureau, à 15 h 20, nous nous garions en bas de chez lui.

Nous avons gravi les escaliers en parlant de la fille avec laquelle j’avais rendez-vous le soir.

Devant la porte, on pouvait entendre de la musique venant de l’intérieur de l’appartement.

– Michela a dû oublier d’éteindre la chaîne.

– Je peux comprendre qu’on oublie d’éteindre les lumières, mais la chaîne hi-fi...

Et je l’ai regardé, étonné.

– Elle est vraiment étourdie. Peut-être qu’elle était au téléphone. Si tu savais le nombre de fois où, en rentrant à la maison, j’ai trouvé les clés dans la serrure ! Et après, c’est elle qui vient me tanner parce que j’ai pas rabaissé la lunette des toilettes !

Quand nous sommes entrés, je suis allé directement prendre les enceintes, je voulais faire vite.

Mauro a retiré sa veste, l'a accrochée dans l'entrée puis est allé éteindre la musique.

Tandis que je m'apprêtais à sortir du cagibi, de curieux gémissements nous parvenaient dans le silence.

Je me suis arrêté, Mauro est apparu à la porte du cagibi et m'a regardé avec la même interrogation sur le visage.

Il s'est dirigé vers la chambre à coucher. Toutes les cellules de mon corps espéraient qu'il ne s'agisse pas de ce que j'imaginai.

Une enceinte dans la main, je lui ai emboîté le pas. Les gémissements ont cessé, interrompus par un cri de Michela.

Quand je suis arrivé sur le seuil, elle était en train de se couvrir d'un drap, comme si Mauro la voyait nue pour la première fois, et à côté d'elle se trouvait un homme plus ou moins de notre âge.

La fenêtre ouverte et la musique à pleins tubes les avaient empêchés de nous entendre arriver.

La réaction de Mauro m'a surpris, on ne peut jamais savoir comment on va réagir dans une situation pareille jusqu'à ce que cela nous arrive : on peut imaginer qu'on va rouer de coups l'homme qui se trouve dans notre lit, ou bien gifler la femme, ou bien encore tout casser.

Je n'oublierai jamais son expression. Chaque fois que je me la remémore, j'éprouve pour lui un sentiment de profond amour, mais qui me brise le cœur, exactement comme ce jour-là. Il a regardé Michela et n'a prononcé qu'un mot : « Pourquoi ? » Puis il a murmuré à mon intention : « Allons-nous-en. »

Lui précisément, qui avant de rencontrer Michela avait toujours été méfiant et ne croyait pas dans les relations stables, se retrouvait trahi. Et de la pire des façons.

Nous sommes montés en voiture et sommes restés immobiles pendant au moins une demi-heure. Je n'ai rien dit, je voulais seulement être avec lui et je savais que les mots étaient inutiles. Ni lui ni moi ne sommes retournés travailler. Je m'apprêtais à appeler Sergio, mais Mauro n'a pas voulu, il préférerait être seul avec moi. Cela aurait été difficile pour Sergio qui, depuis qu'il a un enfant, a pratiquement disparu de la circulation.

L'histoire entre Mauro et Michela s'est terminée cet après-midi-là. Quant à moi, j'ai appelé la fille de la gym que j'avais invitée pour reporter notre rendez-vous.

– Tu n'es pas obligé d'annuler ta soirée pour moi, au contraire, rappelle-la et dis-lui de venir. Ensuite tu la baises jusqu'à lui faire mal. De toute façon, ce sont toutes des salopes qui ne veulent que ça. Le reste, ce ne sont que des conneries.

Nous sommes restés ensemble chez moi. Nous avons beaucoup parlé, parlé et bu.

– Je pourrais te faire écouter de la musique sublime, mais malheureusement, je n'ai pas d'enceintes, ai-je dit pour lui décrocher un sourire.

– À cause de cette chienne, tu peux le dire.

– C'est ça.

Il a levé les sourcils un instant, puis poussé un long soupir.



– Ce n'est peut-être pas seulement de sa faute. La responsabilité est toujours partagée.

– Bravo, tu fais preuve d'une grande maturité, lui ai-je dit, mais tu peux attendre demain pour être raisonnable et adulte, ce soir il est encore trop tôt.

Le lendemain matin, je suis allé au travail, lui a pris une journée de congé. Il devait se sentir bien sur mon canapé, parce qu'il y a élu domicile sans même me demander mon avis.

Les trois premiers jours, j'étais content de l'héberger, je ne voulais pas qu'il reste seul. Un soir, tandis qu'il salait l'eau pour les pâtes, il m'a demandé :

– Tu veux une petite sauce, ou ça te va, huile et parmesan ? Ce serait bien si j'emménageais ici avec toi, qu'en dis-tu ? a-t-il ajouté avant même que je puisse répondre à la première question.

– Je dis que huile et parmesan, ça me va très bien. Sergio nous a rejoints après le dîner.

Au beau milieu d'un silence, j'ai lancé :

– Et pourquoi nous ne partirions pas en week-end ensemble ?

Ils m'ont regardé sans un mot.

– On prend la voiture et on s'en va quelque part. Ça fait un bail qu'on ne l'a pas fait, ai-je insisté.

– Je ne pense pas pouvoir venir, du moins pas ces temps-ci, a répondu Sergio.

– C'est dingue, on dirait que tu es le seul sur terre à avoir un enfant. On partirait deux jours, pas un mois !

Mauro était nerveux.

Sergio l'a regardé de travers.

- C'est toi qui le lui demandes, à la reine ?
  - Je me charge d'en parler à Lucia, tu verras qu'elle ne me dira pas non, ai-je dit.
  - Et on irait où ?
  - Il y aurait bien quelque chose de formidable...
  - Quoi donc ?
  - Un concert des Rolling Stones à Rome, vendredi.
  - Ils jouent encore ? a demandé Sergio.
  - Toujours !
  - Ils ont quel âge ?
  - Je pense qu'ils ont tous plus de soixante ans, mais si tu fais la course avec eux, ce sont eux qui gagnent.
  - Avec tout ce qu'ils ont pris.
  - Il paraît qu'ils vont en Suisse pour se faire changer le sang.
  - Regarde sur Internet s'il y a encore des places.
  - Et pourquoi nous n'irions pas plutôt à la mer ? a proposé Mauro, qui était resté silencieux.
  - Absolument, a répondu Sergio.
  - On peut y aller tout le temps, à la mer. Là, c'est un concert historique, imaginez que ce soit le dernier, étant donné leur âge... Allez, quoi !
  - OK.
  - Ça marche.
- Je me suis tourné vers Mauro.
- Je m'occupe de tout, de l'hôtel, des billets et du reste. C'est mon cadeau pour ton anniversaire.
  - Nous sommes en juillet et mon anniversaire est le 2 octobre.

– Je sais, mais je ne peux pas modifier la date pour tes beaux yeux. Ce sera le week-end « Que Michela aille au diable, vive les Rolling Stones ! » Passe-moi ton téléphone, Sergio, que j'appelle ta femme.

– Laisse tomber, si c'est toi qui lui demandes, elle va se fâcher en disant que je la fais passer pour une conne qui m'interdit tout.

– Ce qui, par ailleurs, est vrai, a remarqué Mauro.

– Bien sûr que c'est vrai, mais personne ne doit le savoir. Je m'en occupe, je vais lui dire que c'est pour t'aider à surmonter ce moment difficile. Elle appellera sa mère pour l'aider avec la petite.

À 9 heures du matin, ce vendredi 6 juillet, nous étions en voiture, direction Rome.

J'avais préparé quelques playlists pour le voyage, une des Rolling Stones pour rafraîchir la mémoire de Sergio et Mauro. Moi je n'en avais pas besoin, j'étais le seul vraiment emballé d'assister à ce concert.

– Celui qui baise pendant ce week-end ne paie pas l'essence au retour.

Notre dernière virée ensemble de plus de cinq heures remontait à vingt-cinq ans en arrière, un Milan-Cadaqués avec la Micra de Sergio. Un voyage inoubliable.

Dans un moment d'excitation stupide, Mauro avait proposé un jeu : il était interdit de jeter quoi que ce soit, papiers, sacs plastique, bouteilles, cannettes. Tout ce qui était consommé dans l'habitacle de cette voiture devait y rester jusqu'au retour à la maison. Il n'existait pas de jeu plus bête, inutile et dépourvu de sens, mais nous l'avions accepté sans

hésiter. Je me souviendrai toujours de l'état de la Micra de Sergio à notre retour à Milan. La seule façon de la nettoyer aurait été de la brûler.

C'était bon de partir à nouveau ensemble. Nous avons décidé de ne pas citer le prénom de Michela, mais cela fut impossible. Pendant ce séjour, elle était toujours présente, surtout dans les silences.

– Tu sais ce qui me rend le plus dingue ?

– Le fait qu'ils étaient dans votre lit ? a dit Sergio.

– À part ça... C'est de ne pas savoir quand elle a commencé à me mentir, ne pas savoir ce qui est vrai et ce qui est faux dans tout ce qu'elle m'a dit au cours de ces deux années. Je n'arrive pas à faire la part entre les mensonges et les choses sincères.

– Une nana qui baise son collègue dans votre lit n'a pas grand-chose de sincère à dire, a tranché Sergio.

– Mais vous savez qu'ils sont ensemble ? Il ne s'agit pas juste d'une partie de baise, ils sont vraiment ensemble. Je ne sais même pas si c'est mieux ou pire, je suis seulement révolté par la facilité avec laquelle on peut passer d'une personne à l'autre comme ça, en une seconde.

Une fois à Rome, nous avons pris une douche à l'hôtel et sommes sortis dans la foulée pour aller manger et nous promener dans la ville.

Nous avons commandé des bières à la terrasse d'un bar. Tout semblait parfait, la journée, la température, la lumière, l'immeuble et la fontaine qui se trouvaient face à nous. Et dans quelques heures, le concert des Stones.

– Je me demande ce qu'ils font en ce moment...  
Ils sont à l'hôtel ? Ils font la balance ?

– À mon avis, ils s'offrent une petite sieste, a répondu Sergio.

Nous avons ri en imaginant Mick Jagger en pyjama et pantoufles.

J'ai alors remarqué deux filles en train de discuter. L'une d'elles était de dos, je ne pouvais voir son visage. Elle portait une robe légère couleur noisette. J'ai détaillé ses épaules découvertes, ses cheveux raides et châtains qui arrivaient juste au-dessus de ses omoplates, la forme de ses hanches, ses chevilles. *Maintenant, retourne-toi, maintenant, retourne-toi, maintenant, retourne-toi*, ai-je répété mentalement, mais sans succès, elle ne se retournait pas. De plus en plus curieux, impatient, attendant qu'elle se retourne, j'ai commencé à l'inventer, à l'imaginer. Les yeux, le nez, la bouche. Plus je jouais avec les traits de son visage, plus grandissait en moi l'envie de la découvrir : *Allez, je compte jusqu'à cinq et, à cinq, tu te retournes. Un, deux, trois, quatre, cinq!* Et à ma grande stupéfaction, cela s'est produit : à cinq elle s'est retournée. Elle était complètement différente de ce que j'avais imaginé. Elle m'a paru magnifique. J'ai continué à la regarder, elle me plaisait.

Le contre-jour laissait apparaître la silhouette de ses jambes sous sa robe. Je ne pouvais pas encore savoir que dans cette lumière glissant entre ses jambes se cachait mon destin.

C'est la première fois que j'ai vu Sofia.



J'ignore s'il existe un dessein divin, si les personnes qui se rencontrent sont destinées à le faire ou si la vie est seulement une série de coïncidences et d'inconnues agencées par le hasard. Je n'ai jamais eu une idée claire à ce sujet, je peux seulement dire que certains événements de notre vie évoluent de façon si synchronisée qu'ils laissent à penser qu'ils sont guidés par quelque chose.

Quand Sofia est entrée dans ma vie, j'ai eu cette sensation.

À la table voisine de la nôtre se trouvait un couple de touristes, je me rappelle les avoir entendus parler allemand. Quand ils se sont levés, les deux filles se sont assises à côté de nous. En tendant le bras, j'aurais pu les toucher.

Sergio les a saluées et, quelques minutes plus tard, nous étions déjà en train de bavarder ensemble. Elles

étaient à Rome pour le travail et devaient rentrer à Bologne le soir même.

Quand Sofia et moi avons commencé à parler, sans le vouloir, nous nous sommes isolés des autres, nous étions déjà absorbés par notre échange, pleins de curiosité et d'attention. Elle m'a séduit en un instant. Ce n'est pas sa beauté qui m'a touché, mais quelque chose d'invisible, comme la puissance d'un aimant. Sofia m'est apparue immédiatement comme différente des autres femmes que j'avais connues, différente aussi de celle dont j'avais toujours rêvé, que j'avais toujours désirée, imaginée. Elle était une femme à laquelle je n'avais jamais pensé auparavant, elle était authentique et nouvelle.

J'aimais sa façon de bouger ses mains, de sourire, de rire, de rabattre ses cheveux derrière ses oreilles. Il était facile de la faire rire et de rire de ce qu'elle disait. Nous avons découvert que nous avons beaucoup de choses en commun, mais ce qui nous liait le plus était ce que nous n'aimions ni l'un ni l'autre. Nous détestions les mêmes choses.

Lors de notre première rencontre, à aucun moment je n'ai eu la sensation qu'elle essayait de me plaire. Elle semblait sincère, ne craignant pas d'être jugée ni de se tromper, et elle avait le sens de la dérision. Une qualité qui m'a toujours fasciné.

Elle semblait déclarer : *Ce que tu vois est ce que je suis*. Sofia était à l'aise et spontanée, de façon si désarmante qu'elle me poussait à l'être moi aussi.

Tandis qu'elle riait, elle a posé une main sur la mienne, un geste rapide et tant inattendu qu'il a suffi



à me procurer un frisson. J'aurais voulu parler avec elle pendant des heures, mais le temps a filé sans que nous nous en rendions compte.

– Messieurs, nous devons y aller, a soudainement dit Sergio.

Déçu, j'ai regardé Sofia :

– Pourquoi ne venez-vous pas au concert avec nous ? On trouvera bien deux places devant le stade.

– Notre train est dans peu de temps, a répondu Elisabetta, son amie.

Nous nous sommes donc dit au revoir mais, en marchant, je pensais à combien j'avais été idiot de ne même pas lui avoir demandé son numéro de téléphone.

Avant de monter en voiture, j'ai couru en vitesse jusqu'au bar en espérant qu'elle serait encore là. Une fois face à elle, je lui ai dit dans un souffle :

– Pourquoi ne m'as-tu pas demandé mon numéro ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Elle a ri, a saisi mon téléphone et a commencé à pianoter.

– Tu te souviens de mon prénom, ou je mets « fille bar Rome » ? m'a-t-elle demandé avec un regard malicieux.

J'ai souri.

Quand j'ai rejoint Sergio et Mauro, je me suis rendu compte que j'étais heureux.

– Putain, Nicola, tu as passé la soirée à parler avec celle-là, mais elle n'arrive pas à la cheville de sa copine, m'a dit Mauro.

– Tu n’as jamais rien compris aux femmes, ai-je rétorqué.

– C’est vrai, mais l’autre, elle couche.

– Eh quoi, Sofia non ? s’en est mêlé Sergio.

– Plus elles sont belles, moins elles sont bonnes.

En tout cas, celle avec laquelle je parlais m’excitait comme un fou. J’ai même pensé l’emmener aux toilettes. Il y a eu un moment où, si je le lui avais demandé, elle aurait accepté.

– Mais qu’est-ce que tu racontes ? a répondu Sergio.

– Tu n’as pas vu comment elle me regardait ?

– Le seul moment où elle a voulu aller aux toilettes, ce n’était pas pour baiser avec toi mais pour se pendre avec la corde de la chasse d’eau après le récit de ton histoire avec ton ex. Que tu nous abreuves, nous, toutes les cinq minutes, ça passe, ça fait partie du jeu. Mais tu ne peux pas souler tous les inconnus que tu rencontres. Tu n’as pas vu comment le pompiste te regardait à la station-service de l’autoroute ?

Mauro n’a pas répondu, il a encaissé la critique et est resté silencieux quelques instants, avant d’ajouter :

– En tout cas, je suis sûr qu’elle serait venue baiser aux toilettes. C’est moi qui suis stupide de ne pas avoir essayé, et ce uniquement parce que je ne le sens pas encore, car autrement, tu serais là en train de t’excuser et je ne paierais pas l’essence au retour. Ce n’est pas la peine de t’énerver comme ça, ton problème, c’est qu’avec les femmes tu es aussi passionnant qu’un film porno après qu’on a joué !

Pendant qu'ils déconnaient avec leurs fantasmes, j'ai envoyé un message à Sofia.

Voici mon numéro. Si tu ne te souviens pas de mon prénom, tu peux mettre « mec bar Rome ».

Je croyais qu'elle allait me répondre tout de suite, mais pas du tout. En attendant, je relisais en boucle ce que je lui avais écrit, comme pour me rassurer quant au ton employé.

Nous sommes arrivés au stade où avait lieu le concert, la scène était gigantesque, les gens à fond, ça allait être énorme.

– Ça sera quoi le premier morceau ? m'a demandé Mauro.

– *Start Me Up*, je pense. Ou bien *Jumpin' Jack Flash*.

Un message est arrivé : Je ne sais pas qui tu es. Peut-être t'es-tu trompé.

– J'y crois pas, ai-je dit à voix haute, elle m'a donné un mauvais numéro !

– Je te l'avais dit, ce sont toutes des connes, a immédiatement souligné Mauro.

– Elle n'en avait pas l'air.

– Peut-être s'est-elle trompée en le composant ?

Mais moi, j'en étais malade.

Mais quelques secondes plus tard, un autre texto est arrivé : Ont-ils déjà joué *Brown Sugar* ?

J'ai souri, nous avons commencé une discussion par messages interposés.

– Ils n'ont pas encore commencé.

– Maintenant que tu as mon numéro, que va-t-il se passer ?

– Demain je vais t'appeler.

- Et après ?
- Et après nous allons nous revoir.
- À quelle heure commencent les petits vieux ?
- Dans quelques minutes, tu as encore le temps d'arriver.

Où êtes-vous ?

– Nous allons à l'hôtel chercher nos bagages, puis à la gare.

- Tu aurais dû venir au concert.
- Tu n'aurais pas dû partir.
- Je crois que tu as raison.
- Dis bonjour à Mick de ma part.
- Dis au chauffeur de taxi de te conduire ici.
- *You can't always get what you want.*
- *Maybe.*

Nous avons arrêté de nous écrire. J'ai relu tous les messages.

Sergio était allé chercher des bières. Nous avons trinqué. J'étais plein d'énergie, j'étais avec mes meilleurs amis et le concert de mon groupe préféré était sur le point de commencer.

Je suis resté silencieux pendant un moment, à observer la scène.

Des images de Sofia continuaient d'affluer dans mon esprit : son dos, ses cheveux lisses, sa robe couleur noisette.

Je me suis tourné vers Sergio et Mauro.

- Je vous appelle plus tard, je dois y aller.
- Aller où ?
- À la gare, pour voir Sofia.
- Putain mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu as perdu la tête ?

– Personne ne va te la voler, tu te la feras la semaine prochaine !

– À plus tard.

– Mais tu délires ! Tu as vu les embouteillages devant le stade ? Tu vois où est la gare ? Tu n'arriveras jamais à temps.

Ils ont continué à tenter de me dissuader, mais je n'entendais plus rien. Quand les lumières ont commencé à s'éteindre, j'étais déjà loin.

J'ai entendu exploser un son, et sur les premières notes de *Start Me Up*, j'ai quitté le stade pour aller la retrouver.

Je ne savais pas ce qui me rendait si léger. Il m'a fallu du temps, mais j'ai fini par comprendre : j'étais heureux d'avoir rencontré une personne qui avait la force de me pousser à faire ce genre de choses.